1
COMMENT MAMAN ET NORBERT ONT OSÉ ME PIÉGER

Même en le voyant de dos, silencieux au volant de sa 404, avec ses cheveux brillantinés et ses oreilles molles comme des pieds de bébé, il m'énervait, le Norbert. Norbert, c'est mon beau-père. Je me demande toujours pourquoi maman l'a épousé.

– Ça va, derrière ?

– Tu dis, m'man ? J'entends rien avec le vent.

– Tu n'as pas faim ? Il reste des petits Lu.

– Non, merci. C'est encore loin ?

– Tu es pressé ?

J'ai pas répondu. J'aime bien ne pas répondre.

– Tu sais, bonhomme…

– Ah non ! Arrête de m'appeler bonhomme ! J'ai horreur de ça. Je te l'ai répété cent fois !

– Mon frangin René…

– Je m'en fiche de ton frangin René.

– Hector ! s'est emportée maman.

– Mon frangin René, a repris Norbert, habitué à mes éclats de voix, on t'a dit qu'il dirigeait un hôtel, mais c'est pas exactement ça.

– C'est quoi, alors ? Un hôpital ? Une secte satanique ?

– Une maison de retraite, m'a avoué maman du bout des lèvres. Excuse-nous de ne pas te l'avoir dit, mais on avait peur que tu nous fasses une scène.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

– Vous m'emmenez en vacances dans un asile de vieillards ? Mais c'est du kidnapping !

– Je suis sûr qu'il va te plaire, mon frangin. Et puis tu vas bien manger. Du poulet fermier, des haricots du jardin, des bonnes tomates bien juteuses, des fraises grosses comme mon poing… Tu ne voudras plus partir ! Et tu joueras avec Denise, ma nièce. C'est un beau brin de fille.

– N'empêche que vous me prenez en traître. C'est pas du jeu. Vous avez intérêt à ce que ce soit pas loin de la plage.

– Je t'y amènerai en voiture. Enfin, s'il fait beau. Tiens, la voilà, la mer.

Bleu comme le pull de Tintin, le ciel normand m'a fait penser à ces îles lointaines que mon père connaissait comme sa poche. Sur les photos de ses voyages, costume blanc et teint bronzé, il ressemblait à une star de Hollywood. Il est mort il y a deux ans, dévoré par un requin. C'était le 1er septembre 1960. J'allais avoir 11 ans. La vie de château, qu'il nous promettait à longueur d'année, on n'a pas eu le temps de la vivre, même pas d'en rêver. Entre deux voyages, il se ruinait à la Loterie nationale, au tiercé, au poker. Tout y passait.

Il aimait bien faire des blagues. Dans les grands magasins, il me demandait de me cacher derrière une colonne et, affolé, signalait ma disparition. Aux terrasses de café, jamais à court d'imagination, il se faisait passer pour le serveur et empochait les additions. Dans l'autobus, sans

maman, évidemment, il jouait les boiteux et on lui laissait la place. Pour lui, la vie n'était que farces et rigolades.

Une plage en Cinémascope, sans creux ni bosses, comme tracée à la règle sur une ligne imaginaire, s'étalait devant nous.

– On est où, là ?

– À Deauville.

– On s'arrête ? ai-je dit avec l'idée de m'enfuir à la nage jusqu'en Angleterre.

– Pas maintenant. René nous attend, a fait Norbert, rabat-joie.

– Il attendra encore un peu, a rétorqué maman, avec son désarmant sourire.

J'ai de la chance, elle me donne toujours raison.

*
* *

– Tu te baignes avec nous ?

– Pas envie, m'man.

J'avais besoin d'air, pas de Norbert. Était-ce si compliqué à comprendre ?

– N'attends pas d'avoir des coups de soleil pour te mettre de la crème, m'a-t-elle sermonné avant de me tourner le dos pour rejoindre son coiffeur de mari.

Débarrassé de lui, je respirais enfin. Les vagues ronronnaient, les mouettes rigolaient, et la voix de Sacha Distel, le chanteur préféré de maman, s'échappait du transistor de la tente voisine. Doigts de pieds en éventail, je me suis affalé de tout mon long sur la serviette de bain… Oh, la belle vie !… C'était chouette de se laisser rôtir par le soleil. Mais ça n'a pas duré. Une guêpe a foncé sur moi en piqué. J'ai attrapé mon pantalon et fait des moulinets, comme Thierry avec sa fronde*.

Quelques grains de sable ont atterri sur le nez d'un sosie de M. Muscle, mon prof de gym. Dans son regard, j'ai lu une irrépressible envie de me balancer à la flotte.

Croyant bien faire, la guêpe est venue à mon secours. Inconscience fatale. Écrasée entre le

* Le feuilleton *Thierry la Fronde* fit les beaux jours de la télévision française au début des années soixante.